



**HAL**  
open science

## L'imāla finale en Égypte : une approche diachronique

Perrine Pilette, Liesbeth Zack, Johannes den Heijer

► **To cite this version:**

Perrine Pilette, Liesbeth Zack, Johannes den Heijer. L'imāla finale en Égypte : une approche diachronique. Nadia Comolli; Julien Dufour; Marie-Aimée Germanos. *Libellules : arabes, sémitiques, italiennes, berbères. Études linguistiques et littéraires offertes à Jérôme Lentin par ses collègues, élèves et amis*, Geuthner, pp.629-662, 2021, 9782705340896. halshs-03510533

**HAL Id: halshs-03510533**

**<https://shs.hal.science/halshs-03510533v1>**

Submitted on 7 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *L'imāla finale en Égypte : une approche diachronique*

Liesbeth Zack, Perrine Pilette, Johannes den Heijer

### **Introduction**

En arabe, la voyelle *a* peut être sujette à une antériorisation et fermeture, résultant en [æ], [ɛ], [e] ou [i]. Ce phénomène peut s'appliquer tant aux voyelles brèves que longues, et peut se présenter dans les positions médianes ou finales (Barkat-Defradas 2009). Il est déjà décrit par les grammairiens arabes, qui l'appelaient *imāla*, c'est-à-dire « inflexion » car, dans les cas où s'applique l'*imāla*, selon leur terminologie, le *alif* « fléchit » vers le *yā'* et la *fathā* vers la *kasra* (Levin 1992 : 74).

Dans cet article, le type d'*imāla* étudié sera spécifiquement celui de l'*imāla* finale, qui concerne la prononciation du *a* final comme [e] ou [i]. Il s'agit d'un trait dialectal fort ancien car Sībawayhi avait déjà signalé l'existence de l'*imāla* de *-a* et *-ā* au VIII<sup>e</sup> siècle dans quelques dialectes irakiens (Levin 1992 : 79-80).<sup>1</sup>

Dans les dialectes arabes modernes, l'*imāla* finale se retrouve, de manière prédominante, dans la partie orientale du monde arabe, par exemple dans les dialectes dits *qeltu* présents en Irak et en Anatolie, dans certaines régions du Liban, en Syrie et en Égypte (Levin 2011 et

---

<sup>1</sup> Jérôme Lentin, à qui nous avons l'honneur et le plaisir de dédier cette étude dans le cadre de ces mélanges, a par ailleurs insisté sur l'importance de telles terminaisons, ainsi sur celle de l'*imāla* en général, dans les textes rédigés en moyen arabe (Lentin 2012 : 219-222).

Barkat-Defradas 2009), en Jordanie (Al-Wer 2011) et en Palestine (Shahin 2011). En effet, il s'agit de l'une des caractéristiques les plus saillantes des dialectes levantins, qui peut même se manifester dans des contextes sociolinguistiques où la norme attendue est bien celle de l'arabe standard.<sup>2</sup> En outre, l'*imāla* finale est également attestée dans certaines régions de la Péninsule arabique, par exemple dans les régions côtières d'Oman (Holes 2011), à Ṣan'ā' (Watson 1993)<sup>3</sup>, et dans le nord du Najd (Ingham 2011).

Enfin, bien que l'*imāla* finale soit majoritairement présente dans les dialectes orientaux, il convient de noter que certains dialectes occidentaux la conservent également. Par exemple, l'arabe de Tripoli (Libye) comporte l'*imāla* du *-a* final (\*ā) dans les verbes à troisième radicale *yā'* et dans certains noms communs : *mše* « il alla », *sme* « ciel » (Pereira 2011). Certains dialectes tunisiens contiennent aussi une *imāla* très forte de la voyelle longue ā en position finale (Marçais 1977 : 14-15).

Dans cette étude, nous examinerons ce phénomène d'*imāla* finale en Égypte, à partir de la situation linguistique contemporaine. En effet, même si cette forme d'*imāla* est aujourd'hui absente des variantes de prestige de l'arabe égyptien, c'est-à-dire l'arabe littéraire (selon sa prononciation courante en Égypte) et le parler arabe du Caire, il est notoire que ce phénomène existe bel et bien dans de nombreux dialectes égyptiens. De plus, grâce à Haim Blanc, nous savons qu'il a également existé au Caire avant de disparaître dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle. Après un aperçu de ces périodes relativement récentes dans l'histoire de l'*imāla*, notre contribution consistera surtout en l'apport de nouveaux indices illustrant une existence très ancienne du phénomène un peu partout en Égypte, y compris au Caire.

---

<sup>2</sup> Voir Diem (1974 : 37), Lentin & Grand'Henry (2008 : xi-xv), Lentin (2008 : 219-222).

<sup>3</sup> Dans l'arabe de Ṣan'ā', la finale *-ā* est réalisée en [e:], et la terminaison féminine est lexicalisée en *-eh* ou *-ih*, laquelle est abaissée en *-ah* quand elle est précédée par des emphatiques ou des pharyngales (voir Watson 1993 : 7 et Naïm 2009 : 22).

## 1. *Imāla* finale : l'état de la situation actuelle en Égypte

Pour commencer, il faut signaler que le phénomène de l'*imāla*, dans sa forme finale, est présent, de manière significative, dans la plupart des dialectes ruraux d'Égypte.<sup>4</sup> De même, ce trait est largement répandu dans les dialectes bédouins du Sinaï, qui appartiennent typologiquement au groupe des dialectes du Nord-Ouest arabe (De Jong 2011). Cependant, l'*imāla* finale est notablement absente de l'arabe du Caire, ce qui distingue clairement celui-ci des autres dialectes environnants (Woidich 1994 : 499). Toutefois, comme nous l'avons déjà signalé, il ne s'agit que d'une évolution récente puisqu'il a été démontré que le dialecte cairote présentait l'*imāla* finale jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (voir ci-dessous, 3).

Plus spécifiquement, le type d'*imāla* finale présent dans les dialectes ruraux d'Égypte (et au Caire jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) est appelé *imāla* pausale (Woidich 1996 : 335 et 1994 : 499). Alors que l'*imāla* finale est l'*imāla* de la finale *-a* d'un mot, quelle que soit sa place dans la phrase, l'*imāla* pausale affecte quant à elle les mots qui sont situés soit à la fin d'une phrase soit avant une pause entre unités prosodiques.

Selon Blanc (1973-74 : 377), c'est Hans Winkler qui fut probablement le premier chercheur à commenter le conditionnement pausal de l'*imāla* dans les dialectes ruraux d'Égypte. Dans son *Ägyptische Volkskunde*, il parvint à expliquer ce phénomène « *durch den Zusammenhang gegeben, in dem das Wort gesprochen wurde, oder den Grad, in dem der Gewährsmann ein solches Wort aus dem Zusammenhang gelöst empfand* » (Winkler 1936 : 343). La liste de mots donnée par Winkler (1936 : 345-381) montre en effet que les parlers de la plupart des vingt-six lieux où il mena des recherches présentent l'*imāla* finale ; par exemple, le mot *silsila* « moelle épinière » (p.362), attesté vingt-

---

<sup>4</sup> Une exception en est la partie de la Moyenne Égypte située entre Bani Suwayf et Asyūt, où l'*imāla* pausale se trouve dispersée dans des zones qui présentent soit une *imāla* extrêmement faible soit n'en présentent aucune. Voir Behnstedt – Woidich (1985 : carte 35) et (1988 : 70 et 100).

trois fois, est prononcé une seule fois sans *imāla*, vingt fois comme *silsile* et deux fois comme *silsili*.

Plus récemment, les recherches de Peter Behnstedt et Manfred Woidich, menées en Égypte rurale dans les années 1970' et 1980', ont démontré que l'*imāla* pausale s'y manifestait à divers degrés et s'appliquait dans des conditions variées. Tout d'abord, le timbre de la voyelle peut varier du [e] au [ɪ], voire même au [i]. La réalisation de la voyelle en [e] est présente dans le Delta central et oriental, dans la région du Fayoum, dans quelques endroits épars de Moyenne-Égypte et dans l'oasis d'al-Baḥariyya. L'*imāla* la plus forte, avec la réalisation de [ɪ] à [i], est quant à elle présente dans le Delta central et occidental ainsi qu'en Haute Égypte, dans une zone qui s'étend d'Asyūṭ jusqu'à l'extrême Sud du pays.<sup>5</sup>

De plus, il faut signaler que l'application ou la non-application de l'*imāla* finale peut également dépendre de la consonne qui précède, nous permettant ainsi de distinguer trois types de situations. La plus courante est la situation de l'*imāla* pausale qui ne se produit pas après ʕ, ḥ, ġ, les consonnes dérivées de \*q et les emphatiques. Ce type d'*imāla* est trouvé dans tout le Delta et le Fayoum, de même que dans des lieux épars entre Bani Suwayf et Asyūṭ.<sup>6</sup> Un autre type d'*imāla* pausale se présente aussi après les emphatiques et les pharyngales ; celui-ci est seulement présent dans la zone aux alentours de Bani Suwayf.<sup>7</sup> Le troisième type d'*imāla* pausale est celui qui se produit aussi après ʕ, ḥ, ḥ, mais pas après les emphatiques ; celui-ci est présent en Haute Égypte, au Sud d'Asyūṭ et dans les oasis d'al-Baḥariyya et d'al-Ḥārīḡa.<sup>8</sup>

---

<sup>5</sup> Voir Behnstedt – Woidich (1985 : carte 35) et Drop – Woidich (2007 : 35). Notre description n'est évidemment qu'une esquisse rapide, la réalité du terrain étant bien plus complexe. Pour plus de détails quant à la situation linguistique dans le Delta et en Haute-Égypte, voir Behnstedt – Woidich (1985 : cartes 36, 37a, 37b).

<sup>6</sup> Voir Behnstedt – Woidich (1985 : carte 35).

<sup>7</sup> Voir Behnstedt – Woidich (1985 : carte 35) et (1988 : 9).

<sup>8</sup> Voir Behnstedt – Woidich (1985 : carte 35), Behnstedt – Woidich (1988 : 326) et Drop – Woidich (2007 : 17).

Enfin, comme elle est majoritairement attestée dans les parlers des zones rurales, l'*imāla* pausale est considérée comme un marqueur net du discours de ces régions en Égypte. C'est pour cette raison qu'elle est l'un des traits utilisés dans les films et les séries pour signifier qu'un personnage est originaire de ces zones. De plus, étant donné son statut de marqueur de « ruralité », on observe que les immigrants de Haute Égypte tendent à abandonner ce trait rapidement après leur arrivée au Caire (Miller 2005 : 937-938). Cependant, il faut signaler que le nivellement linguistique ne concerne pas seulement les immigrants dans la capitale. En effet, le statut du dialecte du Caire comme dialecte de prestige ainsi que, de manière inhérente, son influence grandissante à travers les médias et le système d'éducation, pousse les locuteurs d'autres dialectes à adopter des traits du dialecte de la capitale, abandonnant par conséquent leurs habitudes langagières locales.<sup>9</sup>

## 2. Le XIX<sup>e</sup> siècle : disparition de l'*imāla* pausale de l'arabe du Caire

### 2.1. La contribution de Blanc

Dans son important article « La perte d'une forme pausale dans le parler arabe du Caire » (1973-74), Haim Blanc décrit la disparition de l'*imāla* pausale du dialecte du Caire, qui eut lieu durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il conclut, d'une part, que l'*imāla* finale était un trait qui se manifestait dans la plupart des dialectes ruraux (Blanc 1973-74 : 377). D'autre part, en ce qui concerne le dialecte du Caire, il observa que toutes les sources antérieures au XX<sup>e</sup> siècle avaient en commun un trait notable : « le /a/ final stable et uniforme du cairote moderne leur est inconnu » (Blanc 1973-74 : 378). De plus, il signala que toutes les sources montrent un [a] final stable après des emphatiques et des consonnes de l'arrière-bouche, alors qu'après les autres consonnes, elles peuvent présenter l'*imāla*, mais de manière non-systématique.

---

<sup>9</sup> Voir Versteegh (1993 : 70) et Miller (2005 : 912).

E.W. Lane est le seul, parmi ses sources, qui mentionna que ce phénomène était dû à l'alternance pausale (Blanc 1973-74 : 378-379).

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le dialecte du Caire se trouvait alors dans un état intermédiaire. Un indice s'en trouve dans le fait que le dictionnaire (1895) et la grammaire (1912) de Socrates Spiro ne contiennent aucune *imāla* finale alors que Willmore, dans sa propre grammaire (1905), affirme que la prononciation du *-a* en *-e*, telle que mentionnée dans la grammaire de Spitta (1880), était « étrangère », bien qu'il utilisait lui-même *kide* « comme ça/ainsi » et *hine* « ici » au lieu de *kida* et *hina*, et *dih* « ce (masculin) » à la fin de groupes de mots. Ceci, selon Blanc (1973-74 : 380-381), illustre parfaitement le stade transitionnel dans lequel se trouvait le dialecte du Caire à cette époque. Après la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, l'*imāla* finale avait totalement disparu (Blanc 1973-74 : 381).

### 3.2. Les sources additionnelles du XIX<sup>e</sup> siècle

Même si Blanc (1973-1974) se servit d'un grand nombre de sources datées du XIX<sup>e</sup> siècle, la recherche récente a fourni quelques informations supplémentaires au sujet de la disparition de l'*imāla* finale de l'arabe du Caire. Ainsi, comme nous l'avons évoqué, Blanc mentionna qu'aucune *imāla* n'était présente dans le dictionnaire (1895) et la grammaire (1912) de Spiro mais d'autres travaux du même auteur, qu'il n'avait pas utilisés, nous renseignent davantage sur son usage de l'*imāla*. En effet, Spiro collabora avec Willard Fiske (1831-1904), un chercheur américain qui avait pour projet d'élever le statut du dialecte du Caire, écrit en alphabet latin, à celui de langue officielle en l'Égypte. Fiske écrivit de nombreux manuels scolaires destinés aux enfants des écoles égyptiennes mais, comme il ne maîtrisait pas particulièrement bien l'arabe lui-même<sup>10</sup>, il eut recours aux services de son professeur personnel, Socrates Spiro, pour traduire

---

<sup>10</sup> Il était spécialisé en langues scandinaves.

les différentes matières en arabe égyptien.<sup>11</sup> À la lumière de la présente étude, deux publications de cette série sont particulièrement intéressantes : l'*agrûmije*, la « grammaire » publiée dans *kilmât ʿaraby merattibe ʿala ḥasab tartyb alifbê maʿ agrûmyje muḥtaṣara*<sup>12</sup> (1893) et la *agrûmija maşry maktûba bil lisân el maşry we maʿha amsila*<sup>13</sup> (1904). Ces deux textes sont identiques à l'exception d'un point important, à savoir que, dans le second texte, toutes les formes d'*imāla* finale avec *-e* ont été changées en *-a* (voir Zack 2014 : 16 n. 21). Par exemple, nous pouvons comparer ces deux phrases : « *ʿand benyḥasan qubûr maşryje ʿagybe qadyme maqtûʿa fy eş şuḥûr* » (Fiske 1893 : 111) et « *ʿand banyḥasan qubûr maşryja ʿagyba qadyma maqtûʿa fy eş şuḥûr* » (Fiske 1904 : 8), à savoir « à Bani Ḥasan il y a de merveilleuse tombes égyptiennes [c.à.d. pharaoniques] anciennes creusées dans la roche ». Dans la première version, plus ancienne, on constate la présence de l'*imāla* finale dans les formes *maşryje*, *ʿagybe*, et *qadyme*, tandis que dans la seconde version, publiée onze ans plus tard, toutes les traces d'*imāla* ont été effacées. Ceci montre clairement que quand le besoin d'une nouvelle édition se fit sentir, Spiro estima que l'*imāla*, présente dans la première édition du texte, n'était désormais plus représentative du dialecte du Caire.

A cet égard, un autre texte plus ancien est également intéressant, à savoir le *New Manual of English and Arabic conversation* (1874) de Yacoub Nakhlah (1847–1905/1908), copte natif du Caire. Son *New Manual* contient une brève grammaire de l'arabe du Caire, ainsi qu'un lexique anglais-arabe et une section intitulée « familiar phrases ». Le dialecte y est écrit en transcription et il faut remarquer que l'ouvrage ne contient aucune

---

<sup>11</sup> Voir Zack (2014) pour une description du projet de Fiske et des publications qui furent publiées (anonymement) par lui et Spiro.

<sup>12</sup> « Des mots arabes classés selon l'ordre de l'alphabet, avec une brève grammaire ». Il s'agit des titres dans leur transcription originale.

<sup>13</sup> « Une grammaire égyptienne écrite dans la langue égyptienne, accompagnée d'exemples ».

*imāla* pausale, à l'exception d'un seul cas, quand il écrit *wala kilmeh* « pas un mot » (Nakhlah 1874 : 227). De même, on trouve aussi quelques occurrences du démonstratif *deh* « ce (masculin) » (voir Zack, à paraître). En bref, ceci confirme non seulement le constat de Blanc selon lequel l'*imāla* finale a survécu plus longtemps dans la forme masculine du démonstratif (voir Blanc 1973-74 : 380), mais montre aussi et surtout que ce trait est tombé en désuétude plus tôt que ce qu'il ne le supposa.

### 2.3. Pourquoi l'*imāla* finale a disparu de l'arabe du Caire

Selon Blanc (1973-74 : 389), la disparition de l'*imāla* finale de l'arabe du Caire fut le résultat d'un processus de généralisation qui causa la stabilisation de la forme contextuelle avec *-a* et son établissement en tant que forme commune, provoquant par conséquent la disparition de la forme en *-e*. Blanc admit que ce changement fit partie d'un processus plus large de nivellement et de changement dans le dialecte du Caire, sans pour autant développer les causes de ces changements dans son argumentation.

Une explication intéressante en est toutefois donnée par Woidich (1994 : 504-505) qui suggère que la disparition de l'*imāla* finale fut développée par une stratégie d'évitement, c'est-à-dire quand des locuteurs donnés tendent à généraliser tel trait de leur dialecte afin d'éviter tel autre trait. Dans le cas de l'*imāla* finale, les habitants du Caire auraient commencé à éviter la forme pausale en *-e* car une *imāla* forte était associée avec le discours rural, dénigré par les citadins. Au même moment et pour la même raison, les locuteurs d'origine rurale résidant au Caire auraient eux aussi commencé à éviter l'*imāla*. Cette hypothèse est appuyée par le grand nombre d'immigrants issus des régions rurales voisines du Caire attestés dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>14</sup> Cette vague migratoire fut causée par de nombreuses

---

<sup>14</sup> Selon le recensement de 1846, 35% de la population du Caire était constituée de migrants, alors qu'on n'en comptait plus que 25,7 % dans le recensement de 1907, voir Miller (2004 : 186).

épidémies qui décimèrent la population du Caire<sup>15</sup>, alors même que la demande de main d'œuvre était exceptionnellement élevée en raison des nombreux projets de construction contemporains, poussant par conséquent les paysans à se déplacer en masse vers la capitale. Cet afflux de gens venus de la campagne eut un impact indéniable sur le dialecte du Caire ; dans ce cas il s'agit donc d'un impact négatif, puisqu'il incita les cairotes autochtones à éviter l'*imāla* - trait qu'ils percevaient comme rural - plutôt qu'à adopter la prononciation des nouveaux-venus.

### 3. L'*imāla* finale dans l'arabe égyptien aux XV<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles

La présente section, de manière plus large, s'intéresse au phénomène linguistique de l'*imāla* finale en Égypte tel qu'attesté dans des œuvres antérieures au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, comme nous l'avons signalé plus haut, Blanc (1973-74), dans son étude consacrée à la disparition de l'*imāla* pausale de l'arabe du Caire, limita ses observations au XIX<sup>e</sup> siècle. Ceci s'explique par le fait que, si pour le XIX<sup>e</sup> siècle nous pouvons bien nous fonder sur un nombre important de textes transcrits nous renseignant sur la prononciation effective du -a final, de tels textes sont beaucoup plus rares pour les périodes datant d'avant le XIX<sup>e</sup> siècle, bien qu'il en existe quand même quelques-uns. De plus, quelques textes en écriture arabe fournissent des informations pour l'arabe dialectal en général mais ne peuvent servir pour une étude de l'*imāla* qu'à condition d'être vocalisés. Et, même dans ce cas, le timbre (*e* ou *i*) de la voyelle ne peut pas être déterminé, étant donné qu'aucun signe spécifique n'existe en arabe pour signaler la voyelle *e*.

Malgré ces difficultés, quelques indicateurs de l'existence d'*imāla* finale peuvent néanmoins être extraits de documents anciens. Par exemple, pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, nous disposons de l'intéressant petit lexique de Forskål, publié dans la description de l'expédition danoise

---

<sup>15</sup> La peste de 1835 et de nombreuses épidémies de choléra entre 1831 et 1902 ont causé très nombreux décès dans la population du Caire, voir Kuhnke (1990 : 49-51).

au Moyen Orient de Carsten Niebuhr (*Beschreibung von Arabien*, 1772). En effet, celle-ci transcrit certains mots se terminant en *-a* avec *-æ* ou *-e*, par exemple *schôijæ* « un peu », *môjæ tájibæ* « bonne eau » (p. 86), *hénæ, min héne* « ici, d'ici », *karâmæ* « honneur » (p. 87), *kahvæ* « café » (p. 88), et même *-i*: *kidi* « comme ça » (p. 86). De plus, Forskål ne note pas d'*imāla* finale après les pharyngales ou les emphatiques, par exemple *búkra* « demain » (p. 85), *farcha* « poulet » (p. 86), ce qui est tout à fait dans la ligne des observations de Blanc pour l'arabe du Caire au XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>16</sup> En outre, l'*imāla* est également présente dans le nom des mois coptes (Niebuhr 1772 : 111): باونه *baune*, بايه *babe*, طوبه *tube*, برموده *barmude*.<sup>17</sup> Enfin, il faut encore signaler que Forskål et Niebuhr (1774 : 75-94) ont consigné les noms de tous les villages qu'ils traversèrent pendant leur voyage dans le Delta et que, parmi ceux-ci, un grand nombre de ces noms de lieux comportent également l'*imāla*, tels سنانيه *Sennanîe* (p. 75), المنيه *Mînie* (p. 76), الزعتره *Zaatre* (p. 77), الطويله *Thauîle* (p. 78). Dans ce cadre, il faut d'ailleurs mettre en évidence que les noms de lieu se terminant en *-eh* devinrent tellement communs que certains d'entre eux sont aujourd'hui encore écrits avec *-eh* sur les panneaux routiers et dans la littérature, même s'ils sont à présent prononcé avec une finale en *-a*. Un exemple très généralement connu est celui de la localité de Gīza, dont le nom est souvent écrit « Gizeh ».

---

<sup>16</sup> Bien que Forskål ait eu l'intention de représenter le dialecte du Caire, son petit lexique est clairement influencé aussi par d'autres dialectes, par exemple *djemmel* « chameau » (p. 85) avec *ǰ* à la place du *g* caractéristique de l'arabe du Caire (voir aussi Woidich-Zack 2009).

<sup>17</sup> À noter que la terminaison *-a* s'écrit avec *tā' marbūṭa* en arabe classique mais que ses deux points font très souvent défaut dans les manuscrits arabes. Ce fait est bien documenté pour le moyen arabe (cf. Lentin 2008 : 220) mais se manifeste également, et souvent, en dehors de cet état spécifique de la langue (cf. den Heijer 2012 : 71-72).

Une autre source intéressante, plus ancienne encore, est l'ouvrage *Hazz al-quḥūf bi-šarḥ qaṣīd Abī Šādūf*<sup>18</sup> composé partiellement en dialecte égyptien par Yūsuf al-Širbīnī, au XVII<sup>e</sup> siècle. Le livre contient une ode composée par un paysan imaginaire appelé Abū Šādūf, ainsi que les commentaires d'al-Širbīnī à celle-ci. L'objectif de ce dernier ayant été de railler les paysans égyptiens, les passages en arabe dialectal reflètent le discours rural plutôt que le dialecte du Caire, nous donnant par là l'occasion d'évaluer la situation de l'*imāla* dans ce discours. Davies cite ainsi deux exemples dans lesquels al-Širbīnī mentionne explicitement l'*imāla* : dans قروفه *qarrūfih* « récipient », « with *fath* ([a]) after the *qāf*, doubling of the *rāʔ*, *kasr* ([i]) after the *fāʔ* and quiescent final *hāʔ* », et dans لبه *libbih* « lait solidifié et premier lait », qui est décrit comme étant « with *xafḍ* ([i]) of the *lām* and the *bāʔ* » (Davies 1981 : 81).

Un autre texte du XVII<sup>e</sup> siècle, qui décrit quant à lui le dialecte du Caire, à savoir le *Daf al-iṣr ʿan kalām ahl Miṣr*<sup>19</sup> de Yūsuf al-Mağribī, mentionne trois mots dans lesquels l'*imāla* finale est mentionnée avec un *kasra* : تركه *tarkih* « héritage », زرافه *zarāfih* « girafe »<sup>20</sup>, et وكيه *wikih* « canne (?) » (ZACK 2009 : 96). Le dernier exemple prouve en outre que l'*imāla* finale n'était pas limitée à la terminaison féminine *-a* mais pouvait aussi se manifester avec la terminaison *-āʔ* > *-a* (*wikāʔ*).

Enfin, dès le XV<sup>e</sup> siècle, on trouve des témoins de l'*imāla* finale dans les textes de ʿAlī ibn Sūdūn al-Bašbugāwī, originaire du Caire. Il écrit ainsi الحدوتة *al-ḥaddūtih* « le conte », طنبليه *ṭubaylih* « petit tambour » et باب زويلة *bāb zuwaylih* « la porte Zuwayla » (Vrolijk 1998 : 143).

<sup>18</sup> Une traduction approximative serait « secouer les chapeaux [de paysans] sur l'explication de l'ode d' Abū Šādūf » (cf. la traduction de Davies « the shaking of the peasant caps over the interpretation of the ode of Abū Šādūf », Davies (1981).

<sup>19</sup> « Repousser la lourdeur du discours des Égyptiens »

<sup>20</sup> Pour ces deux mots, al-Mağribī nota qu'ils étaient prononcés avec *kasra* après *kāf* et *fāʔ*.

#### 4. Textes judéo-arabes (IX<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles)

Il est possible de remonter encore plus loin dans le temps grâce aux textes judéo-arabes découverts dans la Genizah de la synagogue Ben Ezra au Vieux Caire, qui constituent des sources précieuses pour l'histoire de l'arabe égyptien. Ces textes, qui sont en arabe écrit en écriture hébraïque, comportent souvent des traces d'une influence de l'arabe dialectal.<sup>21</sup> Certains sont même vocalisés, nous donnant ainsi un aperçu de la prononciation de l'arabe dialectal contemporain de leur époque de production (qui s'étend du IX<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles). Cependant, l'étude de la langue utilisée dans les documents de la Genizah reste une tâche délicate. Tout d'abord, de nombreux documents de la Genizah ont été écrits par des non-égyptiens : les documents de Palestine et d'Afrique du Nord sont particulièrement nombreux (Goitein 1967 : 19-23). Ensuite, même dans les cas où il est certain qu'un document donné fut produit en Égypte, il faut garder à l'esprit le profil linguistique des communautés juives d'Égypte à travers les siècles. Blanc (1974) et encore Rosenbaum (2002) ont en effet montré que le dialecte des Juifs du Caire comportait certains traits qui n'étaient pas partagés avec le reste de la population. Le paradigme *niktib-niktibu* en est un des plus spectaculaires, reflétant peut-être les origines nord-africaines ou andalouses de nombreux Juifs d'Égypte.

Si l'on prend toutefois ces restrictions en considération, il est alors possible de trouver des illustrations de l'*imāla* finale en arabe égyptien sur la base des documents judéo-arabes. Ainsi, l'*imāla* est indiquée en écrivant *šere* (le signe vocalique hébreux pour *e*) suivi par *he* pour rendre le *tā' marbūṭa* de l'arabe classique, reflétant la prononciation *-eh*, comme par exemple dans אֵסְכַנְדְרִיָּה *iskndryeh* "Alexandria", אֵלְמַרְתְּבָה *almrtbeh* "le banc", תְּקֵלָה *tqleh* "lourdeur". Ceci étant, après les consonnes de l'arrière-bouche comme *r* et les emphatiques,

---

<sup>21</sup> Voir Yeshaya 2014 pour une description détaillée des pratiques d'écritures judéo-arabes.

cette même terminaison est vocalisée au moyen du signe *pataḥ*, ce qui représente manifestement une prononciation *-ah*, par exemple *ולמנרה* *wlmnrāh* “et le bougeoir”, *וסעה* *ws‘ah* [*wa-ssā‘a*] “et maintenant”.<sup>22</sup> Quelques exemples peuvent aussi être trouvés dans un conte populaire égyptien du XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple *ללברזיה* *lilbarzīeh* “jouer Birzaz”, *אבוהא* *‘būhe* [*‘abūhe*] “son père (fém.)”.<sup>23</sup> Dans un manuscrit datant des XIV<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècles, de nombreux autres exemples sont présents, mais seulement après des consonnes antérieures, par exemple *מנזלה* *mnzleh* [*manzaleh*] « camp site », *חאלה* *ḥæ‘leh* [*ḥāleh*] « condition, état », alors que l’on retrouve la voyelle *pataḥ* après les consonnes arrières.<sup>24</sup>

## 5. Le bilinguisme copto-arabe (VII<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècles)

Au cours de la transformation, lente et progressive, d’une société s’exprimant en copte – langue fortement marquée quant à elle, sur le plan lexical, par le grec – en une société essentiellement arabophone, l’Égypte a nécessairement dû passer par une phase de bilinguisme (et sous certains aspects, de trilinguisme gréco-copto-arabe, voir par exemple Richter 2006 : 495, avec références). Or, de nombreuses traces de ce contact entre langues se retrouvent dans une vaste documentation susceptible de nous renseigner sur plusieurs traits de l’histoire de l’arabe en Égypte<sup>25</sup>, y compris celui qui nous occupe ici. Il s’agit, entre autres, de documents (sur papyrus ou autres supports) grecs, coptes et arabes (Bagnall 2009, Papaconstantinou 2010) ; de traités de contenu scientifique, sciences occultes comprises, écrits en copte et contenant de nombreux termes arabes (Richter 2006 : 496) ; de textes coptes et arabes issus de la tradition de l’Église copte orthodoxe

---

<sup>22</sup> Voir Blau-Hopkins (1985 : 455-456).

<sup>23</sup> Voir Hary (1992 : 249).

<sup>24</sup> Voir Palva (2008 : 379).

<sup>25</sup> Sur les copticismes dans les dialectes arabes modernes, sujet qui sort du cadre de cette étude malgré sa pertinence évidente, voir Behnstedt 1981 et idem 2006.

dont des grammaires et dictionnaires (ou glossaires) coptes rédigés en langue arabe (Sidarus 1999, 2007 et 2010) ; et enfin de la littérature historique et géographique (den Heijer & Pilette 2012) qui contient de nombreux noms propres et toponymes d'origine grecque ou copte (ou plus précisément égyptienne ancienne arabisée par l'intermédiaire de la langue copte).

D'une part, des mots arabes écrits en alphabet copte se trouvent dans des textes coptes, et dans un cas précis, un texte entier fut composé en langue arabe mais écrit en alphabet copte.<sup>26</sup> D'autre part, de nombreux termes, noms propres et noms géographiques grecs ou coptes ont intégré le lexique et l'onomastique arabes d'Égypte.

### 5.1. Mots arabes en écriture copte

Les textes coptes susmentionnés et contenant des mots arabes – datant du VIII<sup>ème</sup> au X<sup>e</sup> siècles – et le texte arabe écrit entièrement en alphabet copte – quant à lui transmis dans un manuscrit datant probablement du XIII<sup>e</sup> siècle (éditions : Casanova 1901 et Sobhy 1926 ; études : Worrell 1934: 134-143 ; Satzinger 1972 ; Blau 1979 ; Richter 2006 : 495)<sup>27</sup> – nous permettent d'apporter un éclairage intéressant sur le phénomène qui nous occupe.

Avant de nous concentrer sur l'*imāla* finale, notons tout d'abord que toute la documentation dont il est question ici met en évidence une nette prépondérance de l'*imāla* en général. Premièrement, dans une table de correspondance entre les voyelles arabes et leur écriture en

---

<sup>26</sup> Au sujet de ce phénomène d'allographie dans les traditions juives, chrétiennes et musulmanes, voir den Heijer, Pataridze & Schmidt 2014.

<sup>27</sup> Selon Satzinger (1972 : 42-43, 61), ce texte est écrit en arabe classique tout en comportant de nombreux éléments d'un dialecte arabe qui se situerait entre les dialectes des bédouins et ceux de Haute Égypte. Blau quant à lui se démarque légèrement de cette caractérisation en précisant qu'il s'agit de moyen arabe où les dialectalismes évidents ne sont pas faciles à attribuer à des parlars particuliers et que ce texte contient aussi des pseudocorrections (Blau 1979 : 215) – un concept qu'il convient par ailleurs de considérer avec prudence (Lentin 2008 : 217).

copte, H. Satzinger associa la voyelle copte **ϵ** (*e*)<sup>28</sup> à l'arabe *a/ā* mais aussi à *i*, et dans son commentaire il fit remarquer, en partant de l'arabe, que la voyelle *a* correspond au copte **ⲁ** (*a*) ou bien **ϵ** (*e*). J. Blau (1979 : 222) quant à lui constata que le texte en question met en évidence une *imāla* très prononcée, se manifestant dans toutes les positions (initiale, médiane, finale, mais toujours au niveau de la syllabe individuelle). D'après l'analyse de Blau, nous pouvons affirmer que cette *imāla* dépend de conditions similaires à celles décrites plus haut dans la présente étude (section 2), sauf qu'elle se produit aussi fréquemment à proximité de la consonne *r*.

Plus récemment, et sur la base d'un corpus plus vaste, T.S. Richter a fait remarquer que la voyelle *ā* peut se manifester, non pas seulement comme **ⲁ** mais aussi, et bien plus fréquemment comme **ϵ**, et parfois comme **Ⲟ** (-ê), prouvant clairement la présence forte de l'*imāla* (Richter 2006) : 497). Cette impression générale se vérifie bien dans le cas de l'*imāla* finale.

Il est vrai que la terminaison arabe du féminin *-a* (*tā' marbūṭa* écrite, il faut le rappeler, très souvent sans les deux points<sup>29</sup>) se transcrit parfois avec **-ⲁ**, ou avec **-ⲁⲒ** (*-ah*)<sup>30</sup>. Cependant, bien plus fréquemment, une *imāla* finale plus ou moins forte est bien visible à travers des transcriptions différentes. Ainsi nous avons **ϵⲗⲙⲉⲔⲐⲛⲞ** < المدينة « la ville »<sup>31</sup>, ce qui nous fait soupçonner la présence d'une prononciation comme \**el-medīnā*, mais surtout de la terminaison **-ϵ** : **ⲙⲉⲔⲐⲛⲞ** < مدينة

<sup>28</sup> Dans les études prises en considération, les phonèmes coptes sont cités en translittération latine. Ici, nous favorisons l'alphabet copte, suivi d'une translittération là où celle-ci nous paraît nécessaire, c'est-à-dire dans le cas où le mot en question comporte une ou plusieurs lettres spécifiquement copte (et non grecque).

<sup>29</sup> Voir ci-dessus, section 3, note 17.

<sup>30</sup> Dans les cas comme **Ⲓⲁⲗⲁⲕⲁ** (*halaka*) < *halaqa* (Blau 2002 : 158) ou **ϵⲛⲛⲉⲧⲁⲕⲁⲒ** (*ennetakah*) < *al-nāṭīqa* (Satzinger 1972 : 44), l'absence d'*imāla* s'explique manifestement par le voisinage des consonnes *ṭ* et *q*, cf. ci-dessus, section 2.

<sup>31</sup> Dans cette section, les exemples cités en écriture arabe le sont d'après la reconstruction de Blau 2002 : 158-167.

\**medīne* ; **ⲬⲈⲔⲓⲔⲈ** (*ḡedide*) جديدة \**ḡedīde* « neuve »<sup>32</sup> (Satzinger 1972 : 44) ; **ⲁⲬⲬⲈⲘⲬⲈⲘⲈ** < السلسلة \**as-silsile* « la chaîne » (Blau 2002 : 158)<sup>33</sup> ; **ⲁⲢⲠⲠⲠⲔⲐⲚⲓⲈ** < الرهبانية \**ar-ruhbāniyye* « le monachisme » (Blau 1979 : 238) ; ou bien **ⲈⲚ** (*-eh*) : **ⲬⲘⲓⲓⲈⲚ** (*čēiieh*) et **ⲬⲈⲐⲚⲓⲈⲚ** (*šetineh*) (Satzinger 1972 : 52, Richter 2006 : 497), sans qu'il soit possible, à notre sens, de savoir si cette graphie représente une véritable prononciation \**ḡāyyeh*/*\*ḡayyeh* « venant (f.) »<sup>34</sup> et \**šādineh* « gazelle » ou plutôt une simple imitation graphique du *tā' marbūṭa* arabe dépourvue de correspondance avec une réalité phonétique (dans quel cas il s'agirait de \**ḡāyye* et \**šādine*, respectivement).<sup>35</sup> Dans un cas, la voyelle *-a* (ʾ/ʾ) est transcrite en **ⲓ** (*-i*) : **ⲁⲘⲘⲁⲛⲁⲢⲓ** < *al-manāra* « le phare » (Richter 2006 : 497), ce qui permet donc d'envisager une prononciation telle que \**al-manāre* ou \**al-manāri*.

Si les mots arabes en écriture copte, tels que listés et analysés par Satzinger, par Blau et par Richter, proviennent principalement d'un environnement linguistique marqué par le dialecte bohairique, un dépouillement plus systématique du lexique des différents dialectes coptes pourrait nous fournir des données plus nuancées. Ici nous nous limiterons à un cas attesté dans quatre dialectes coptes différents : sahidique **ⲁⲎⲔⲘⲈ**/bohairique **ⲁⲎⲔⲘⲘⲘⲘ** ou **ⲁⲎⲔⲘⲘⲘⲘ**/Akhmimique et Subakhmimique **ⲁⲎⲔⲘⲘⲘⲘ**/Fayyoumique **ⲁⲎⲔⲘⲘⲘⲘ** < لقمه (Osing 1976 :

<sup>32</sup> Les deux graphies différentes du mot *madīna* dans un seul et même texte nous rappellent qu'une orthographe parfaitement systématique n'était guère la priorité de l'auteur ou du scribe !

<sup>33</sup> Nous ignorons si la lettre **ⲁ**- de l'article défini correspond à une transcription phonétique : même si l'assimilation de *-ls-* en **ⲬⲬ**- le suggère assez fort, il pourrait néanmoins s'agir d'un système hybride où l'écriture de la seule voyelle serait étymologisante et basée sur l'écriture arabe.

<sup>34</sup> La voyelle de la première syllabe pourrait être longue ou brève comme dans le parler cairote moderne, cf. Woidich 2006 : 82.

<sup>35</sup> Dans le reste de cette section, à chaque fois que nous transcrivons *-a*, *-ā*, *-e* ou *-i*, une éventuelle prononciation avec *-h* est sous-entendue, sans que nous écrivions systématiquement *-a(h)*, *-ā(h)*, *-e(h)* ou *-i(h)*.

13).<sup>36</sup> Toutes ces variantes nous permettent clairement de reconstituer une prononciation du type *\*leqmä/\*leqme/\*leqmi* « morceau ».<sup>37</sup>

La tendance à une prononciation *-e* se vérifie également dans les mots arabes se terminant en *-ā* (et rappelons que cette terminaison, là où l'*imāla* finale n'est pas à l'ordre du jour comme en arabe cairote moderne, se réalise généralement comme *-a*, cf. Woidich 2006 : 33-34) : **ΒΕΙΔΕ** < **وإد** (Blau 2002 : 161) et, s'agissant des suffixes personnels *-hā* et *-nā*, **ΖΑΘΘΟΥΖΕ** < *ḥuṭṭūhā* « mettez-les » (Satzinger 1972 : 45, Blau 1979 : 220) ; **ΘΕΒΕΚΚΕΛΝΕ** < *tawakkalnā* « nous avons eu recours » (Satzinger 1972 : 51) ; **CEIIEΔNE** < *sayyidnā* « notre Seigneur » (Satzinger 1972 : 45). Ces graphies suggèrent des prononciations du type *\*wa'idä/wa'ide*<sup>38</sup>, *\*ḥaṭṭūhā/ ḥaṭṭūhe*, *\*tawakkalnā/ tawakkalne*, et *\*sayyidnä/sayyidne*, respectivement.

## 5.2. Noms coptes en écriture arabe

La question des emprunts coptes en arabe est bien plus vaste que celui de la question inverse dont nous venons de traiter et les sources disponibles bien plus diversifiées. Dans l'étude que nous venons de mentionner, Satzinger (1972, cf. Richter 2006) fit remarquer que dans un texte copte bohairique en écriture arabe, contenu dans un manuscrit du XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> siècle (édition : Galtier 1906)<sup>39</sup> et dont

---

<sup>36</sup> Nous devons cette référence à Hanna Nawrocka (La Haye).

<sup>37</sup> Ces reconstructions ne tiennent évidemment pas compte de la prononciation de la voyelle de la première syllabe ni celle de la consonne *q* (*q* ou *g* ou encore ' ?). Notons seulement que le même mot se dit *lu'ma* en arabe cairote contemporain, cf. Badawi & Hinds 1986 : 796.

<sup>38</sup> Ici n'est pas le lieu de nous prononcer sur la réalisation de l'interdentale *ḍ*. Qu'il suffise de noter qu'une prononciation effectivement interdente en arabe correspond bien à la valeur phonétique du graphème copte, une prononciation *d* ou *z* comme en arabe dialectal (cairote, par exemple) moderne pourrait s'envisager également. Dans cette dernière hypothèse cependant, il faudrait interpréter le **Δ** (*d*) comme une imitation approximative de l'orthographe de l'arabe classique.

<sup>39</sup> Selon Satzinger (1972 : 42), le manuscrit en question est un petit peu plus récent (« etwas jünger ») que celui comportant le texte édité par Casanova et par Sobhy, cf. ci-dessus, 6.1. Si, par ailleurs, la dimension coptologique de l'analyse de Satzinger ne nous concerne pas directement ici, il est pour autant intéressant pour l'histoire de l'arabisation progressive de l'Égypte d'évoquer son observation selon laquelle ce texte, tout comme celui étudié ci-dessus (6.1) suggère que les auteurs et scribes impliqués se situaient encore dans une tradition vivante de prononciation de la langue copte (Satzinger 1972 : 41).

l'orthographe arabe porterait les marques d'un dialecte précurseur du parler actuel du Caire (Satzinger 1972 : 61), **ⲗ** mais aussi **Ⲏ** s'écrivent généralement comme **ⲓ** (Satzinger 1972 : 48), ce qui pourrait s'expliquer par une certaine présence de l'*imāla* en général. Pour l'*imāla* finale, nous appuierons notre propos surtout sur les textes documentaires et littéraires évoqués ci-dessus (section 5) et notamment, dans le domaine de l'historiographie copto-arabe, sur l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (ci-après : *HPA*).<sup>40</sup>

Dans cette documentation qui s'étend sur une longue période, force nous est de signaler d'emblée que la terminaison arabe *-a* (ⲁ/ⲟ) peut bien correspondre à **-ⲗ** (*-a*) en grec ou en copte, par exemple **ΚΑΠΠΑΤΟΚΙΑ** (Cappadoce)<sup>41</sup> > قبادوقيه ; **ΝΙΚΕΑ** (Nicée) > نيقية (Munier 1930 : 162). Ceci dit, nous ignorons évidemment si les prononciations effectives suivaient les prononciations grecques originelles passées par le copte ; une réalisation *-ä/-e/-i* n'est donc pas à exclure *a priori*.

---

<sup>40</sup> L'insuffisance méthodologique des éditions existantes de l'*HPA* (dont nous citerons toutefois Seybold 1912, Evetts 1904-1915, et Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948) nous oblige, en attendant les résultats d'un projet de nouvelle édition critique (<https://uclouvain.be/fr/instituts-recherche/incal/ciol/international-copto-arabic-historiography-project-icahp.html>), à citer le texte d'après ses témoins manuscrits les plus anciens : A1 = Paris arabe 301 ; A2 = Paris arabe 302 ; C = Le Caire, Patr. copte, hist. 12 ; H = Hambourg arabe 304 ; J = Saint Antoine, hist. 7 ; M1 = Musée copte, hist. 1, vol. 1 ; M2 = Musée copte, hist. 1, vol. 2 ; P = Ms Paris arabe 303. Sur ces manuscrits, voir den Heijer 1989 : 23-27 ; Pilette 2013 : 427-430 ; Pilette 2014 : 38-40 et 45-80.

<sup>41</sup> La forme copte porte l'article défini **ⲧ** - comme c'est souvent le cas dans les noms de lieux grecs et autres.

De toute manière, dans les cas où cette terminaison suit la consonne *r*, une réelle prononciation *-a* reste parfaitement envisageable même dans un environnement marqué par l'*imāla* prépondérante, car il pourrait bien s'agir d'une *imāla* dépendant des conditions signalées par Blau que nous venons d'évoquer : **ⲁⲃⲃⲁ ⲠⲒⲘⲐⲮⲠⲁ** (nom d'un martyr, Hyvernat 1886 : 114-134) > ابو بسورة (Forget 1905-1912 : I 220) ; **ⲘⲁⲢⲢⲁ** (le nom biblique Sarah dans l'Ancien Testament en copte, Lagarde 1867 : 35) > سارة (HPA, Ms. C 7r°, M2 C 29r°, A2 71v° ; Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948 : II.iii 166 ; *Synaxaire*, Forget 1905-1912 : II 90). La même ambiguïté concerne la terminaison *-ā* (ⲁ) (cf. ci-dessus, 5.1), comme dans **ⲢⲈⲖⲈⲘⲘⲁ** (Rebecca dans l'Ancien Testament copte) (LAGARDE 1867 : 46) > رفقا (HPA, Ms. C 7r°, M2 C 29r°, A2 71v° ; Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948 : II.iii 166) ; **ⲐⲈⲠⲠⲁ** (Theonas, patriarche copte) > ثاوننا (HPA, Ms. J 31r°) / ثاوننا (HPA, Ms. H 66v°, M1 26v°, A1 22r° ; Seybold 1912 : 39 ; Evetts 1904-1915 : I 206) ; **ⲠⲘⲁⲚⲁ** (Cana, Horner 1911 : 20<sup>42</sup>) > قانا (HPA, Ms. M1 11v°, A1 9 r° ; Evetts 1904-1915 : I 139).

La possibilité d'une terminaison avec *imāla*, dans ces cas, se confirme d'ailleurs dans la mesure où *-a* (ⲁ/ⲟ) et *-ā* (ⲁ) coexistent comme terminaisons d'un seul et même mot selon les témoins manuscrits. Par exemple, le nom du martyr Apa Epima, en copte **ⲈⲠⲒⲘⲁ** (Mina 1937 ; Orlandi 1991 : [3] 965), se retrouve dans l'HPA, dans le plus ancien manuscrit de la partie concernée, sous la forme بو بسمه (Ms. C 77r°) \*Bū Bīmeḥ) et dans les manuscrits plus tardifs comme ابا بيما (M2 47r°, A2 97v° sans points ; Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948 : II.ii 227) ainsi que dans le *Synaxaire* : انبا بيما (Forget 1905-1912 : II 214). Nous reviendrons à l'instant sur l'importance de telles fluctuations orthographiques.

Venons-en maintenant aux cas où la terminaison *-a* (ⲁ/ⲟ) correspond nettement à **-Ⲉ** (*-e*), **-Ⲙ** (*-ê*) ou **-Ⲓ** (*-i*). Nous avons déjà évoqué les noms des mois coptes (ci-dessus, 3), qui abondent également, écrits de la même manière, dans les textes plus anciens. Il en va de même

<sup>42</sup> En bohairique : **ⲠⲘⲁⲚⲁ** (Horner 1898 : 344).

pour les toponymes. Notons d'abord le nom d'une ville assez connue et située dans le Delta, Damīra (Timm 1984-1992 : [2] 520-523) : ce toponyme provient en effet du copte sahidique **ϢΜΗΡΕ**/bohaïrique **ⲁΜΜΙΡΙ** « inondation, crue du Nil ».<sup>43</sup> Précédé par l'article défini du féminin t (t/d)<sup>44</sup>, il fut arabisé sous la forme دمييره (HPA, Ms. C 60r°, M2 42v°, A2 91r°; Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948 : II.iii 311) prononcée vraisemblablement comme \*Dammīri, \*Dammīre, \*Damīri ou encore \*Damīre.<sup>45</sup> Comme la consonne précédente est r, nous aurions affaire ici à une *imāla* catégorique, non soumise aux conditions signalées ci-dessus. Un nom de ville ou de village plus obscur est **ϢΛΜΙ**, attesté en arabe comme الميه (HPA, Ms. P 172v°, M2 4r°, A2 35v°; Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948 : II.ii 78) et probablement prononcé comme \*Elmi ou \*Elme, « Alma » (Timm 1984-1992 : [1] 103-104) n'étant qu'une translittération phonémique basée sur l'arabe classique).

La terminaison -H (-ē), quant à elle, semble le plus souvent correspondre à ʾ, graphème qui aurait pu servir à exprimer la voyelle -ä, -e ou -i, par exemple dans les noms de deux villes bien connues de Haute-Égypte, bulianH > البليانا \*el-Bulyane<sup>46</sup> et CNH > اسنا \*Isne<sup>47</sup>, la ville d'Esna (HPA, Ms. C 62v°, M2 43r°, A2 92r°; Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948 : II.iii 215).

<sup>43</sup> Vollers 1896 : 654; Spiegelberg 1925. Ce fut un siège d'évêque entre les IX<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles et le patriarche Cosmas II (851-858) y résida, cf. Meinardus 1965-1966. Nous devons ces références à Hanna Nawrocka.

<sup>44</sup> La consonne T en copte se prononce souvent d, cf. Satzinger 1972 : 54.

<sup>45</sup> Pour des raisons historiques et géographiques, il nous paraît plus logique de rapprocher la forme arabisée de la forme bohaïrique que de celle sahidique, cf., sur les dialectes coptes, Kasser 1973 et idem 1991).

<sup>46</sup> Aussi attesté avec l'article défini: **ΤΒΥΛΙΑΝΗ**; autres variantes : **ΤΠΟΥΒΙΑΝΗ**, **ΤΠΟΥΡΑΝΗ**, Timm 1984-1992 : [1] 312-314. Aujourd'hui cette bourgade située près de Sohag est généralement connue comme البليانا (al-Balyanā), mais ses habitants prononcent son nom assurément avec *imāla*, cf. Behnstedt & Woidich 1985 : carte 37a.

<sup>47</sup> Amélineau 1893 : 172; Timm 1984-1992 : [3] 1181-1193. Comme dans le cas précédent, la prononciation locale actuelle est avec *imāla*, cf. Behnstedt & Woidich 1985 : carte 37b.

Pour en revenir aux orthographes fluctuantes entre  $-a$  (ⲁ/ⲟ) et  $-ā$  (ⲁ) dans les manuscrits arabes, en l'occurrence ceux de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, il existe des cas où les deux graphies correspondent de nouveau à  $-E$  ( $-e$ ),  $-H$  ( $-ē$ ) ou  $-I$  ( $-i$ ) comme dans le nom de la ville de Minyat Ṭānā : **TMΩNE NTANI**<sup>48</sup> > منيه طانه (\*Minyit Ṭāne) dans les manuscrits les plus anciens (HPA, Ms. C 77r<sup>o</sup>, M2 47r<sup>o</sup>, A2 97v<sup>o</sup>) mais منيه طانا dans un témoin daté au XVII<sup>e</sup> siècle (Alexandrie, Bibliothèque patriarcale, hist. 3, voir Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948 : II.iii 227).

Lorsque la consonne précédente est  $r$  ou une emphatique, on peut se demander par ailleurs si une telle fluctuation ne s'explique pas en termes de distinction entre prononciations avec et sans *imāla*. Nos exemples sont à nouveau des toponymes : **NITENTΩPI** > دنندرا/دنندرة (Dendara)<sup>49</sup> ; **BOYAC†** (Bouasti)<sup>50</sup> > بسطا (HPA, Ms. C 77v<sup>o</sup>)/ بسطه (M2 47r<sup>o</sup>, A2 97v<sup>o</sup>; Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948 : II.iii 227). Dans ce dernier cas, la graphie avec ⲟ semble prévaloir dans les manuscrits copto-arabes<sup>51</sup>, ce qui suggère fortement qu'une prononciation initiale, lors du début de l'arabisation de l'Égypte, restait proche du modèle copte (\*Baste/Basti et aussi, pour le premier exemple, \*Dendara/Dendari). Une emphatisation plus tardive (\*Bastī) aurait ensuite induit des locuteurs d'un dialecte à *imāla* conditionnée selon les critères évoqués ci-dessus à changer la voyelle finale (Bastā). D'après cette hypothèse, certains scribes auraient alors voulu mettre en évidence cette dernière prononciation en écrivant بسطا précisément parce que la terminaison ⲁ/ⲟ servait, à leurs yeux, à exprimer en écrit une terminaison  $-ā$ ,  $-e$  ou  $-i$  !

<sup>48</sup> Autres formes attestées : **MΩNH TANEΩC, TANI, TANH**. Amélineau, *Géographie*, p. 259-260 ; Timm 1984-1992 : [6] 2489-2491.

<sup>49</sup> Le nom copte n'est pas stable, Timm en cite une douzaine de variantes. Timm 1984-1992 : [2] 543-547.

<sup>50</sup> Aussi attesté sous la forme **ΠΟΥΑC†**. Timm 1984-1992 : [1] 362-365.

<sup>51</sup> Dans son lemme consacré à ce lieu, basé sur un dépouillement exhaustif des sources disponibles, Timm ne retient, s'agissant des sources arabes, que cette orthographe بسطه (Timm, 1984-1992 : [1] 362-365).

Considérons encore le nom de la ville d'Alexandrie : dans les textes coptes, celle-ci est systématiquement désignée par le vieux nom du quartier Rhakotis (cf. Heinen 1991 : 96), **PAKOTE** (en sahidique) **PAKOT** (Rakoti, en bohaïrique) traduit systématiquement par al-Iskandariyya depuis le tout début de l'arabisation de l'Égypte, y compris dans la littérature copto-arabe (par exemple Coquin 1975 : 72). Toutefois, si la forme رقاده est attestée sporadiquement dans les textes médiévaux (Maspéro & Wiet 1914 – 1919 : 7) et si le nom copte ancien survit bien dans le domaine oral également et se prononce aujourd'hui « Rakūda »<sup>52</sup>, il nous paraît plus que probable que sa prononciation initiale en arabe était restée proche du copte et ressemblait à \*Ragōdi/Ragōde.<sup>53</sup>

Il en va à peu près de même pour l'un des plus célèbres noms propres coptes, à savoir Chenouté.<sup>54</sup> Dans les textes coptes, il en existe différentes formes dont les plus répandues sont **ϠENOYTE** (Šenoute) et **ϠENOYTI / ϠENOY†** (Šenouti) (attesté aussi dans les documents grecs : Σενούθε), tandis que des formes hellénisées en sont connues également : Σενούθιος, Σινούθιος, **CENOYΘIOS**. Or, cette distinction revient en arabe et notamment dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, où سانوتيوس (Sānūtiyūs) coexiste avec شنوده (den Heijer 1989 : 43-44). À notre avis, cette dernière forme, de loin la plus fréquente des deux, a dû se prononcer \*Šenūde/\*Šenūdi au temps où des Égyptiens commençaient à parler en arabe. Et lorsqu'il fallait l'écrire, le choix de la lettre Ϡ se serait imposé spontanément

<sup>52</sup> Par exemple, dans le nom d'un restaurant bien connu à Alexandrie (observation personnelle, JdH).

<sup>53</sup> En copte bohaïrique, le **K** se prononce souvent *g*, consonne que l'arabe le transcrit généralement par ق en raison de la réalisation *g* du phonème *q* dans de nombreux dialectes. Pour transcrire la voyelle *o/ō*, l'arabe se sert généralement du و, dans les mots étrangers ou dialectaux. Cf. Satzinger 1972 : 48, 50.

<sup>54</sup> Chénoute d'Atripe (348-466?) est généralement considéré comme le plus grand auteur copte de tous les temps (cf. Kuhn 1991 : 2133), d'où le fait que trois patriarches de l'Église copte ont porté ce nom (Labib 1991a, 1991b) ainsi que de nombreux évêques, prêtres, moines et laïcs.

dans la mesure où ce graphème fut associé généralement à la terminaison *-e/-i* (ou *-eh/-ih*).

Ce phénomène d'hellénisation d'un nom propre copte nous amène à évoquer aussi le phénomène inverse, c'est-à-dire une certaine tendance à créer des formes déshellénisées de certains noms propres grecs courants (dont certains, comme Antoine et Mercure, sont d'origine latine) et ce, en supprimant la terminaison *-oc*. Et à nouveau, la coexistence de formes plus proches du grec et de leurs versions adaptées se confirme dans les textes arabes, parmi lesquels l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*. De cette manière, le nom grec Γεώργιος (Georges), en copte ΓΕΩΡΓΙΟC<sup>55</sup>, correspond à جرجيوس (Ĝurġiyūs : HPA, Ms. J 37r° لجرجسوس<sup>56</sup>, M1 33v°, A1 29v°; Seybold 1912 : 61 ; Evetts 1904-1915 : II 415) et à جرجس (Ĝirġis – en effet la forme arabe la plus courante de nos jours, mais aussi à جرجه (HPA, Ms. C 11r°, M2 30r°, A2 73r° ; Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948 : II.iii 170) que l'on prononce aujourd'hui Ĝirġa mais pour lequel nous suggérons une prononciation originelle \*Ĝorġe(h)/Ĝorġi(h).

Parmi de nombreux autres exemples, on citera encore : Μακάριος (Macaire) > ΜΑΚΑΡΙΟC/ΜΑΚΑΡΙ<sup>57</sup> > مقاريوس (Evelyn White 1932 : 351)/ مقاره \*Maqāre(h)/ Maqāri(h) (HPA, Ms. P 176v°, M2 5v°, A2 37r° ; Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948 : II.ii 82) ; Ἀντώνιος (Antoine) > ἈΝΤΩΝΙΟC/ἈΝΤΩΝΙ > انطونيوس Anṭūniyūs (HPA, Ms. H 100v°, J 48r°, M1 34r°, A1 30r°; Seybold 1912 : 63 ; Evetts 1904-1915 : II 417/ اندونه \*Andūne(h)/Andūni(h) (HPA, Ms. C 29r° (نطونه)<sup>58</sup>, M2 34v°, A2 79v° ; Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-

---

<sup>55</sup> Orlandi 1968-1970 : I 30.

<sup>56</sup> Les variantes des mss. H et J représentent des corruptions que l'on trouve dans les manuscrits les plus anciens de l'HPA, voir den Heijer 1989 : 79, Pilette 2014 : 77-81.

<sup>57</sup> Autre forme : ΜΑΚΑΡΕ, P. Lond. Copt. 1019 = Crum 1905 : 425. Pour Amélineau 1890 : 10 il s'agit de « l'habitude de supprimer la dernière syllabe de certains noms grecs pour leur donner un air égyptien ». Cette habitude se manifeste aussi dans les noms ἈΜΜΩΝΙ, ΠΑΖΟΜΙ, etc., voir den Heijer (1989 : 44 note 168).

<sup>58</sup> Cette variante pourrait s'interpréter comme \*Anṭūne(h)/Anṭūni(h).

1948 : II.iii 185); et Μερκούριος (Mercure) > ΜΕΡΚΟΥΡΙΟΣ (Orlandi 1968-1970 : I 48)/ΜΕΡΚΟΥΡΙ<sup>59</sup> > مرقورياس / مرقوره \*Mergūre(h)/Mergūri(h)(HPA, Ms. H 103v<sup>o</sup> (مرقورياس), J 53v<sup>o</sup> (مرقورياس), M1 34r<sup>o</sup> et A1 31r<sup>o</sup> (مرقوره); Seybold 1912 : 64 ; Evetts 1904-1915 : II 420.

Enfin, le cas du nom ἈΡCENIOC (Arsène) nous paraît assez révélateur dans ce contexte : si, dans un passage de l'HPA, cette forme vient dans le texte source (Orlandi 1968-1970 : 20-28) pour être retenu sans changement particulier (ارسانيوس) (HPA, Ms. H 108v<sup>o</sup>, J 48r<sup>o</sup>, M1 36r<sup>o</sup>, A1 32r<sup>o</sup>; Seybold 1912 : 67 ; Evetts 1904-1915 : II 427), il est un cas où le témoin le plus ancien en question reproduit ce nom sous sa forme adaptée ارسانه (Ms. P 218r<sup>o</sup>) \*Arsāne(h)/Arsāni(h), prononciation reconstituée qui se trouve confortée par la variante ارسانى des manuscrits plus récents (Ms. M2 14v<sup>o</sup>, A2 50v<sup>o</sup>; cf. Atiya, 'Abd al-Masīḥ & Burmester 1943-1948 : II.ii 113).

## Conclusion

Au bout de cette petite enquête à la chronologie inversée, il convient de faire le bilan des résultats obtenus. Notons en premier lieu que le phénomène d'*imāla* pausale n'a pu être attesté que pour les XIX<sup>e</sup> siècle au Caire et pour l'époque contemporaine en général dans le cas des dialectes ruraux ou de Haute-Égypte. S'agissant de la documentation plus ancienne, nous avons affaire à l'*imāla* finale qui se produit en contexte comme en fin d'unité prosodique.

Faisons remarquer également que nos analyses, ainsi que celles de nos prédécesseurs, se fondent sur le principe que les allographies (judéo-arabe et arabe écrit en alphabet copte) respectent un système de transcription plus ou moins cohérent. Dans certains cas cependant, nous avons vu que les transcriptions utilisées par les copistes sont loin d'être toujours systématiques.

---

<sup>59</sup> P. Lond. Copt. 592 = Crum 1905 : 282.

Un autre problème méthodologique concerne le statut et le contexte précis des textes disponibles. Dans la plupart des cas, nous ne connaissons ni la date, ni le lieu où un texte donné fut écrit pour la première fois avant d'être recopié dans des manuscrits plus tardifs et par des scribes qui ont pu en altérer non seulement le contenu mais aussi le langage (cf. Pilette 2013 : 431-439, Pilette 2014 : 92-105). En outre, nous n'avons pu retenir qu'un nombre infime d'exemples du phénomène en question et une étude bien plus vaste, systématique et approfondie, valorisant davantage les différentes catégories de sources – au rang desquelles les papyri et autres documents – devrait un jour affiner et nuancer nos observations.

En dépit de ces obstacles et restrictions qui ne manqueront point de nous mettre en garde contre les interprétations et conclusions trop hâtives, le témoignage des textes judéo-arabes, des mots arabes écrits en caractères coptes et des termes ou noms grecs et coptes écrits en alphabet arabe démontre assez clairement non seulement l'ancienneté de l'*imāla* finale en Égypte mais aussi sa prépondérance générale. D'une part, les allographies en écritures hébraïque et copte mettent en évidence les prononciations *-ä(h)*, *-e(h)* ou *-i(h)* sur une très longue période et à travers un large éventail de textes. D'autre part, les textes en écriture arabe nous apprennent que les Égyptiens, dès le moment où ils se mirent à écrire en arabe, eurent le plus souvent recours à la terminaison *š/š* (et dans certains cas à *ʾ*) pour noter la terminaison *-e/-i*. Il est pour nous une simple question de bon sens d'en conclure qu'ils agissaient précisément ainsi parce ces graphèmes et notamment *š/š* final correspondaient, dans leur vécu linguistique, au phonème *-ä/-e/-i* plutôt qu'à *-a* !

Cette habitude orthographique semble ensuite avoir eu la vie dure, un peu partout en Égypte, au vu de de la richesse de la documentation qui s'étend sur une très longue période . Il ne nous paraît pas exagéré d'émettre l'hypothèse qu'elle constitua la norme prépondérante pendant des siècles, voire jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où

l'*imāla*, finale ou pause, disparut du dialecte de prestige qu'est le parler du Caire, ainsi que nous l'avons expliqué d'après notamment les travaux de Blanc et de Woidich. Avec cette hypothèse, nous espérons avoir contribué à l'étude de l'histoire de la langue arabe sous ses formes orale comme écrite.

## Bibliographie

- AL-WER 2011 : Enam Al-Wer, « Jordanian Arabic (Amman) », in Lutz Edzard & Rudolf de Jong (éds.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Brill Online.
- AMÉLINEAU 1893 : Émile Amélineau, *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, Paris : Imprimerie Nationale.
- AMÉLINEAU 1890 : Emile Amélineau, *Histoire du Patriarche copte Isaac. Etude critique, texte et traduction (Publications de l'Ecole des Lettres d'Alger. Bulletin de correspondance africaine 2)*, Paris : Ernest Leroux.
- ATIYA, 'ABD AL-MASĪḤ & BURMESTER 1943-1948 : *History of the Patriarchs of the Egyptian Church, known as the History of the Holy Church, by Sawirus Ibn al-Muḳaffa'*, bishop of al-Ašmûnîn, Vol. II part I, edited, translated and annotated by Yassā' 'Abd al-Masīḥ, O.H.E. KHS-Burmester, Textes et Documents III, Le Caire : Publications de la Société d'Archéologie Copte, 1943 ; Vol. II part II – part III, edited, translated and annotated by Aziz S. Atiya, Yassā' 'Abd al-Masīḥ, O.H.E. KHS-Burmester, Textes et Documents, IV-V, Le Caire : Publications de la Société d'Archéologie Copte, 1948.
- BADAWI & HINDS 1986 : El-Said Badawi & Martin Hinds, *Dictionary of Egyptian Arabic*, Beyrouth : Librairie du Liban.
- BAGNALL 2009 : Roger Bagnall (éd.), *The Oxford Handbook of Papyrology*, Oxford-New York : Oxford University Press.
- BARKAT-DEFRADAS 2009 : Melissa Barkat-Defradas, « Vowel Raising », in Kees Versteegh (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, IV, p. 678-682.

- BEHNSTEDT 1981 : Peter Behnstedt, « Weitere koptische Lehnwörter im Ägyptisch-Arabischen », *Die Welt des Orients* 12, p. 81-98.
- BEHNSTEDT 2006 : Peter Behnstedt, « Coptic Loanwords », in Kees Versteegh (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, I, p. 501-505.
- BEHNSTEDT-WOIDICH 1985 : Peter Behnstedt & Manfred Woidich, *Die ägyptisch-arabischen Dialekte. Vol. II : Dialektatlas von Ägypten*. Wiesbaden : Reichert.
- BEHNSTEDT-WOIDICH 1988 : Peter Behnstedt & Manfred Woidich, *Die ägyptisch-arabischen Dialekte, Vol. III, 2/3 : Niltaldialekte, Oasendialekte*. Wiesbaden: Reichert.
- BLANC 1973-74 : Haim Blanc, « La perte d'une forme pausale dans le parler arabe du Caire », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 48, p. 375-390.
- BLANC 1974 : Haim Blanc, « The nekdeb – nektebu imperfect in a variety of Cairene Arabic », *Israel Oriental Studies* 4. 206-226.
- BLAU 1979 : Joshua Blau, « Some observations on a Middle Arabic Egyptian text in Coptic characters », *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 1, p. 215-262.
- BLAU 2002 : Joshua Blau, *A handbook of early Middle Arabic*, Jerusalem : The Max Schloessinger Memorial Foundation/The Hebrew University of Jerusalem.
- BLAU-HOPKINS 1985 : Joshua Blau & Simon Hopkins, « A vocalized Judaeo-Arabic letter from the Cairo Geniza », *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 6, p. 417-476.
- CANTINEAU 1960 : Jean Cantineau, *Cours de phonétique arabe : suivi de Notions générales de phonétique et de phonologie*. Paris : Klincksieck.
- CASANOVA 1901 : Paul Casanova, « Un texte arabe transcrit en caractères coptes », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* 1, 1-20.
- COQUIN 1975 : René-Georges Coquin, *Livre de la Consécration de Benjamin : introduction, édition, traduction et annotation (Bibliothèque d'Etudes Coptes 13)*, Le Caire : Institut Français d'Archéologie Orientale.
- CRUM 1905 : Walter E. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum*, London : British Museum.
- DAVIES 1981 : Humphrey Taman Davies, *Seventeenth-Century Egyptian Arabic: a Profile of the Colloquial Material in Yūsuf al-Širbīnī's Hazz al-Quḥūf fī Šarḥ Qaṣīd ʿAbī Šādūf*, Thèse de doctorat non publiée, Berkeley : University of California.
- DE JONG 2011 : Rudolf de Jong, « Sinai Arabic », in Lutz Edzard & Rudolf de Jong (éds.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Brill Online.

- DEN HEIJER 1989 : Johannes den Heijer, *Mawhūb Ibn Maṣṣūr Ibn Mufarriğ et l'historiographie copto-arabe. Etude sur la composition de l'Histoire des Patriarches d'Alexandrie (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium : Subsidia, t. 83)*, Louvain : Peeters.
- DEN HEIJER 2012 : Johannes den Heijer, « On Language and Religious Identity: the Case of Middle Arabic, with special reference to the Christian Arab communities in the medieval Middle East » in Gunvor Mejdell & Lutz Edzard (éds), *High vs. Low and Mixed Varieties - Status, Norms and Functions across Time and Languages (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes 77)*, Wiesbaden : Harrassowitz, p. 53-87.
- DEN HEIJER – PILETTE 2012 : Johannes den Heijer & Perrine Pilette, « Transmission et diffusion de l'historiographie copto-arabe: nouvelles remarques sur les recensions primitives et vulgate de l'Histoire des Patriarches d'Alexandrie », in Sofía Torallas Tovar & Juan Pedro Monferrer-Salá (éds), *Cultures in Contact. Transfer of Knowledge in the Mediterranean Context (Syro-Arabica 1)*, Cordoba - Beyrouth : CNERU-CEDRAC / Oriens Academic, p. 105 – 142.
- DEN HEIJER – PATARDIDZE – SCHMIDT 2014 : Johannes den Heijer, Tamara Pataridze et Andrea Schmidt, *Scripts Beyond Borders. A Survey of Allographic Traditions in the Euro-Mediterranean World (Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain 62)*, Louvain-la-Neuve : Institut Orientaliste / Peeters.
- DIEM 1974 : Diem, Werner, *Hochsprache und Dialekt im Arabischen: Untersuchungen zur heutigen arabischen Zweisprachigkeit*. Wiesbaden : Franz Steiner.
- DROP-WOJDICH 2007 : Hanke Drop & Manfred Woidich, *IlBaḥariyya - Grammatik und Texte*. Wiesbaden : Harrassowitz.
- EVELYN WHITE 1932 : Hugh G. Evelyn White, *The Monasteries of the Wādi 'n Natrūn, II : The History of the Monasteries of Nitria and of Scetis*, New York : The Metropolitan Museum of Art.
- EVETTS 1904-1915 : *History of the Patriarchs of the Coptic Church of Alexandria*. Arabic text edited, translated and annotated, ed. Basil T.A. Evetts, Vol. I, *Saint Mark to Theonas (300)*, *Patrologia Orientalis*, 1 (Paris, 1904), p. 99-214 ; Vol. II, *Peter I to Benjamin I (661)*, *Patrologia Orientalis*, 1 (Paris, 1904), p. 381-619 ; Vol. III, *Agathon to Michael I (766)* *Patrologia Orientalis*, 5 (Paris, 1911), p. 1-215 ; Vol. IV, *Mennas I to Joseph (849)* *Patrologia Orientalis*, 10 (Paris, 1915), p. 357-551.
- FISKE 1893 : [Daniel Willard Fiske], *kilmât 'araby merattibe 'ala ḥasab tartyb alifbê ma' agrûmyje muḥtaṣara*. Florence : maṭba'et landy.

- FISKE 1904 : [Daniel Willard Fiske], *agrûmyja maşry maktûba bil lisân el maşry we ma'ha amsila*.  
Florence : maṭba'et landy.
- FORGET 1905-1912 : Jacques Forget, *Synaxarium Alexandrinum I-II (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, Scriptorum arabici, Series tertia 18-19)*, Beyrouth – Leipzig.
- GALTIER 1906 : Émile Galtier, « Coptica-Arabica III. Un manuscrit copte en caractères arabes », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* 5, p. 91-111.
- GOITEIN 1967 : Shelomo Dov Goitein, *A Mediterranean Society: The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza. Vol I: Economic Foundations*. Berkeley : University of California Press.
- HEINEN 1991 : Heinz Heinen, « Alexandria in Late Antiquity », in A.S. Atiya (éd.), *The Coptic Encyclopedia*, New York : Macmillan, 1991, [1] p. 95-103.
- HOLES 2011 : Clive Holes, « Omani Arabic », in Lutz Edzard & Rudolf de Jong (éds.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Brill Online.
- HORNER 1911 : George William Horner, *Coptic Version of the New Testament in the Southern Dialect, Vol. III : The Gospel of S. John*, Oxford : Clarendon Press.
- HORNER 1898 : George William Horner, *Coptic Version of the New Testament in the Northern Dialect, Vol. II : The Gospels of S. Luke and S. John edited from Ms. Huntington 17 in the Bodleian Library*, Oxford : Clarendon Press.
- HYVERNAT 1886 : Henri Hyvernat, *Les Actes des Martyrs d'Égypte, tirés des manuscrits coptes de la Bibliothèque vaticane et du Musée Borgia*, Paris : Ernest Leroux.
- INGHAM 2011 : Bruce Ingham, « Saudi Arabia », in Lutz Edzard & Rudolf de Jong (éds.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Brill Online.
- KASSER 1973 : Rodolphe Kasser, « Les dialectes coptes », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* 73, p. 71-101.
- KASSER 1991 : Rodolphe Kasser, Dialects, in A.S. Atiya (éd.), *The Coptic Encyclopedia*, New York : Macmillan, 1991, [8] p. 87-97.
- KUHN 1991 : K.H. Kuhn, « Shenute, Saint », in A.S. Atiya (éd.), *The Coptic Encyclopedia*, New York : Macmillan, 1991, [7] p. 2131-2133.

- KUHNKE 1990 : LaVerne Kuhnke, *Lives at Risk: Public Health in Nineteenth-century Egypt*. Berkeley, CA : University of California Press.
- LABIB 1991a : Subhi Y. Labib, « Shenute I », in A.S. Atiya (éd.), *The Coptic Encyclopedia*, New York : Macmillan, 1991, [7] p. 2133-2135.
- LABIB 1991b : Subhi Y. Labib, « Shenute II », in A.S. Atiya (éd.), *The Coptic Encyclopedia*, New York : Macmillan, 1991, [7] p. 2135.
- LAGARDE 1867 : Paul de Lagarde, *Der Pentateuch Koptisch*, Leipzig : Teubner.
- LENTIN 2008 : Jérôme Lentin, « Middle Arabic », in Kees Versteegh (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Leiden : Brill, III, p. 215-224.
- LENTIN 2012 : Jérôme Lentin, « Normes orthographiques en moyen arabe : sur la notation du vocalisme bref », in Liesbeth Zack & Arie Schippers (éds.), *Middle Arabic and Mixed Arabic: Diachrony and Synchrony*, Leiden : Brill, p. 209-245.
- LENTIN & GRAND'HENRY 2008 : Jérôme Lentin & Jacques Grand'Henry (éds.), *Moyen arabe et variétés mixtes de l'arabe à travers l'histoire : Actes du Premier Colloque International (Louvain-la-Neuve, 10-14 mai 2004)* (Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain 58), Louvain-la-Neuve : Institut Orientaliste.
- LEVIN 1992 : Aryeh Levin, « The authenticity of Sībawayhi's description of the ʿimāla », *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 15, p. 74-93.
- LEVIN 2011 : Aryeh Levin, « ʿImāla », in Kees Versteegh (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, II, p. 311-315.
- MARÇAIS 1977 : Philippe Marçais, *Esquisse grammaticale de l'arabe maghrébin*. Paris : Maisonneuve.
- MASPÉRO - WIET 1914 - 1919 : Jean Maspéro & Gaston Wiet, *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte*, Le Caire : Institut Français d'Archéologie Orientale.
- MEINARDUS 1965/66 : Otto F.A. Meinardus, « Patriarchal Cells in the Nile Delta », *Orientalia Suecana* 14-15, p. 51-61.
- MILLER 2004 : Catherine Miller, « Variation and Change in Arabic Urban Vernaculars », in Martine Haak, Rudolf De Jong and Kees Versteegh (éds.), *Approaches to Arabic Dialects: Collection of Articles Presented to Manfred Woidich on the Occasion of His Sixtieth Birthday*, Leiden : Brill, p. 177-206.
- MILLER 2005 : Catherine Miller, « Between Accommodation and Resistance : Upper Egyptian migrants in Cairo », *Linguistics* 43,5, p. 903-956.

- MINA 1937 : Togo Mina, *Le Martyre d'Apa Epima*, Le Caire : Société d'Archéologie Copte, 1937.
- MUNIER 1930 : Henri Munier, *La Scala copte 44 de la Bibliothèque Nationale de Paris (Bibliothèque d'Etudes Coptes 2)*, Le Caire : Institut Français d'Archéologie Orientale.
- NAÏM 2009 : Samia Naïm, *L'Arabe yéménite de Sanaa*. Leuven/Paris : Peeters.
- NAKHLAH 1874 : Yacoub Nakhlah, *New manual of English and Arabic Conversation = al-tuḥfa al-murḍiya fī ta'allum al-luġa al-ingilīziyya*. Cairo : The Khedive's Press.
- NIEBURH 1772 : Carsten Niebuhr, *Beschreibung von Arabien*, Kopenhagen : Möller.
- NIEBURH 1774 : Carsten Niebuhr, *Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden Ländern. Erster Band*. Kopenhagen: Möller.
- ORLANDI 1968-1970 : Tito Orlandi, *Storia della Chiesa di Alessandria. Testo copto, traduzione et commento*, vol. I, *Da Pietro ad Atanasio*, Milano/Varese : Cisalpino, 1968 (Testi e documenti per lo Studio dell'Antichità 17) ; Vol. II, *Da Teofilo a Timoteo II*, Milano/Varese : Cisalpino, 1970 (Testi e documenti per lo Studio dell'Antichità 31).
- ORLANDI 1991 : Tito Orlandi, « Epima, Saint », in A.S. Atiya (éd.), *The Coptic Encyclopedia*, New York : Macmillan, 1991, [3] p. 965.
- OSING 1976 : Jürgen Osing, *Die Nominalbildung des Ägyptischen*, Mainz am Rhein : von Zabern.
- PALVA 2008 : Heikki Palva, « Notes on the language form of some 14<sup>th</sup>-16<sup>th</sup> century Arabic manuscripts written in Hebrew characters », in Lentin - Grand'Henry 2008, p. 373-389.
- PAPACONSTANTINO 2010 : Arietta Papaconstantinou (éd.), *The Multilingual Experience in Egypt, from the Ptolemies to the Abbasids*, Farnham-Burlington : Ashgate.
- PEREIRA 2011 : Christophe Pereira, « Tripoli Arabic », in Kees Versteegh (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, IV, 548-556.
- PILETTE 2013 : Perrine Pilette, « L'Histoire des Patriarches d'Alexandrie : Une nouvelle évaluation de la configuration du texte en recensions », *Le Muséon*, 126/3-4, p. 419-450.
- PILETTE 2014 : *L'Histoire des Patriarches d'Alexandrie : une tradition textuelle ouverte. Essai méthodologique, édition critique et traduction des Vies 17 à 26*, Thèse de doctorat non publiée conduite sous la direction de Johannes den Heijer, Université catholique de Louvain.

- RICHTER 2006 : Tonio Sebastian Richter, « Coptic », in Kees Versteegh (éds.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Leiden : Brill, I, p. 495-501.
- ROSENBAUM 2002 : Gabriel Rosenbaum, « The Arabic dialect of Jews in modern Egypt », *Bulletin of the Israeli Academic Center in Cairo* 25, p. 35-46.
- SATZINGER 1972 : Helmut Satzinger, « Zur Phonetik des Bohairischen und des Ägyptisch-Arabischen im Mittelalter », *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* LXIII/LXIV, p. 40-65.
- SEYBOLD 1912 : Christian Friedrich Seybold, *Severus ibn al-Muqaffa' : Alexandrinische Patriarchengeschichte von S. Marcus bis Michael I (61-767), nach der ältesten 1266 geschrieben Hamburger Handschrift im arabischen Urtext herausgegeben (Veröffentlichungen aus der Hamburger Stadtbibliothek 3)*, Hamburg : Lucas Gräfe.
- SHAHIN 2011 : Kimary N. Shahin, « Palestinian Arabic », in Lutz Edzard and Rudolf de Jong (éds.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*. Brill Online.
- SIDARUS 1999 : Adel Sidarus, « Contribution des scalae médiévales à la lexicologie copte : Compte-rendu d'un projet de recherche », in Stephen Emmel & Martin Krause (éds.), *Ägypten und Nubien in spätantiker und christlicher Zeit. Akten des 6. Internationalen Koptologenkongresses (Münster, Juli 1996) (Sprachen und Kulturen des Christl. Orients 6)*, Vol. II, Wiesbaden : Reichert Verlag, p. 390-404.
- SIDARUS 2007 : Adel Sidarus, « La pré-Renaissance copte arabe du Moyen âge (2<sup>ème</sup> moitié du XII<sup>e</sup>, début du XIII<sup>e</sup> siècle) », in Juan Pedro Monferrer-Salá (éd.), *Eastern Crossroads : Essays on Medieval Christian Legacy (Gorgias Christian Oriental Studies 1)*, Piscataway NJ : Gorgias Press, p. 191-216.
- SIDARUS 2010 : Adel Sidarus, « La Renaissance copte arabe du Moyen âge », in Herman Teule et al. (éds), *The Syriac Renaissance (Eastern Christian Studies 9)*, Leuven : Peeters, p. 311-340.
- SOBHY 1926 : George P.G. Sobhy, « Fragments of an Arabic ms. in Coptic Script », in Hugh G. Evelyn White (éd.), *New Coptic texts from the monastery of Saint Macarius*, New York : Metropolitan Museum of Art, p. 231-269.
- SPIEGELBERG 1925 : Wilhelm Spiegelberg, « Demire (دميرة) Überschwemmung », *Zeitschrift für Semitistik und verwandte Gebiete* 4, p. 61-62.
- SPIRO 1895 : Socrates Spiro, *An Arabic-English vocabulary of the colloquial Arabic of Egypt*. Cairo : Al-Mokattam Printing Office ; London : Bernard Quaritch.

- SPIRO 1912 : Socrates Spiro, *A new practical grammar of the modern Arabic of Egypt*. London : Luzac.
- SPITTA 1880 : Wilhelm Spitta, *Grammatik des arabischen Vulgärdialektes von Aegypten*. Leipzig : J.C. Hinrichs'sche Buchhandlung.
- TIMM 1984-1992 : Stefan Timm, *Das christlich-koptische Ägypten in arabischer Zeit*, 1-6, Wiesbaden : Reichert Verlag.
- VERSTEEGH 1993 : Kees Versteegh, « Levelling in the Sudan: From Arabic creole to Arabic dialect », *International Journal of the Sociology of Language* 99, p. 65-79.
- VOLLERS 1896 : Karl Vollers, « Beiträge zur Kenntniss der lebenden arabischen Sprache in Aegypten », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 50 (1896), p. 607-657.
- VROLIJK 1998 : Arnoud Vrolijk, *Bringing a laugh to a scowling face: a study and critical edition of the "Nuzhat al-nufūs wa muḏḥik al-'abūs" by 'Alī Ibn Sūdūn al-Bašbuġāwī (Cairo 810/1407 - Damascus 868/1464)*, Leiden : Research School CNWS/Leiden University.
- WATSON 1993 : Janet Watson, *A syntax of Ṣan'ānī Arabic*, Wiesbaden : Harrassowitz.
- WILLMORE 1905 : J.S. Willmore, *The spoken Arabic of Egypt: Grammar, exercises, vocabularies*. 2<sup>nd</sup> rev. and enl. ed. London : David Nutt.
- WINKLER 1936 : Hans Alexander Winkler, *Ägyptische Volkskunde*, Stuttgart : W. Kohlhammer.
- WOIDICH 1994 : Manfred Woidich, « Cairo Arabic and the Egyptian Dialects » in Dominique Caubet & Martine Vanhove (éds), *Actes des premières journées internationales de dialectologie arabe de Paris*, Paris : Institut National des Langues et Cultures Orientales, p. 493-507.
- WOIDICH 1996 : Manfred Woidich, « Rural Dialects of Egyptian Arabic: An Overview », *Égypte/Monde Arabe* 27-28, p. 325-354.
- WOIDICH 2006 : Manfred Woidich, *Das Kairenisch-Arabische. Eine Grammatik*, Wiesbaden : Harrassowitz.
- WOIDICH - ZACK 2009 : Manfred Woidich & Liesbeth Zack, « The g/ġ-question in Egyptian Arabic revisited », in Enam Al-Wer & Rudolf De Jong (éds.), *Arabic Dialectology: In honour of Clive Holes on the Occasion of his Sixtieth Birthday*, Leiden: Brill, p. 41-60.

- WORRELL 1934 : Coptic Sounds; With an Appendix, Ann Arbor : University of Michigan Press.
- YESHAYA 2014 : Joachim Yeshaya, « In the Name of the God of Israel: Judeo-Arabic Language and Literature », in den Heijer – Pataridze – Schmidt 2014, p. 527-538.
- ZACK 2009 : Liesbeth Zack, *Egyptian Arabic in the seventeenth century: a study and edition of Yūsuf al-Mağribī's Dafʿ al-iṣr ʿan kalām ahl Miṣr*, Utrecht : LOT.
- ZACK 2014 : Liesbeth Zack, « Key to mass literacy or professor's hobby? Fiske's project to write Egyptian Arabic with the Latin alphabet », *Al-ʿArabiyya* 47, p. 1-19.
- ZACK, à paraître : Liesbeth Zack, « Nineteenth-century Cairo Arabic as described by Qadrī and Naḥla », in *Proceedings of the 11th Congress of the Association Internationale de Dialectologie Arabe*.